



AFRIQUE. — L'esclavage à Zanzibar. — Le marché aux esclaves. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. de Bérard.)



AFRIQUE. — L'esclavage à Zanzibar. — Punition infligée à trois esclaves, pour avoir volé des provisions. — (Des. de M. Vierge, d'ap. le cr. de M. de Bérard.)

pect désolé. Les corbeaux, très-nombreux dans le pays, semblent attirés par le voisinage des sépultures. Il est impossible de ne pas emporter de cette visite une profonde, une ineffaçable impression.

LE MARCHÉ DES ESCLAVES

A ZANZIBAR

(Voir la page précédente.)

Les nouvelles envoyées d'Afrique par le voyageur Livingstone ont reporté toute l'attention publique sur le trafic des esclaves, qui se perpétue à Zanzibar malgré les efforts tentés jusqu'ici pour la répression de la traite.

Grâce au dessin d'un correspondant, nous pouvons offrir à nos lecteurs un curieux tableau de ce dernier repaire des marchands de chair humaine.

Le marché est une grande place entourée de maisons. Les esclaves mis en vente occupent le centre de cette place; on leur permet de s'accroupir en rangées, après les avoir débarrassés de leurs chaînes, et afin qu'ils n'aient pas l'air affamés et abattus, on les nourrit de chair de requin et de riz.

Ils ont d'abord à subir une inspection préliminaire, tout comme s'ils étaient du bétail ou des bêtes de somme.

Il y a là, dans le marché, un personnage caractéristique, qui joue un rôle important quand les ventes commencent. C'est le conducteur d'esclaves, commissaire-priseur et patron d'un bateau négrier (il est tout cela à la fois); il s'est élevé à cette position parce qu'il *sait être cruel*! Il saisira une jeune femme tremblante, assise à côté de son mari, et la traînera brusquement pour la mettre en évidence, tout en prêtant l'oreille aux enchères, qu'il répète à haute voix. Deux tallaris et demi! Deux... trois-trois! Trois tallaris et demi! Quatre-quatre tallaris et demi!

Jeunes et vieux, hommes et femmes, passent par ses mains et sont adjugés au plus offrant.

Très-souvent les commissaires priseurs en viennent aux mains entre eux, pendant la vente, et ils sont terribles à voir quand ils s'engagent dans un conflit; les imprécations ne cessent pas et les coups de poignard font souvent couler le sang.

Le *Nil*, un journal français fort intéressant, qui s'imprime à Alexandrie, a fait de cet odieux trafic les détails les plus circonstanciés et les plus émouvants.

UN POÈTE

Il faut lutter! il faut mourir!
S'ils vivent les plus forts, nous, mourons les plus dignes.

Le poète qui a taillé ces deux vers vaut la peine d'être annoncé. C'est M. Aimé Giron, l'auteur des *Cordes de fer*, un livre nouveau qui a sa place dans notre dernier bulletin. Le volume est imprimé en plein Velay, avec autant de goût et de correction que si maître Claye s'en était chargé. L'auteur, qui n'en est pas à ses premières armes, a, comme son titre l'annonce, fait vibrer les cordes rudes qui conviennent à notre temps. Il rappelle à grands traits ce passé lugubre qui est encore dans tous les cœurs, mais il aime trop la patrie pour en désespérer. Ses deux dernières strophes commencent par

Espérance sur nous, c'est ton ombre qui passe.

Nous fournissons, pour terminer, deux vers dignes de ceux que nous avons cités tout à l'heure.

Souffrons donc, et restons chènes sous les cognées,
Plus forts que les tourments, plus fiers que les mépris.

UN COLLECTIONNEUR

Chef de bureau au conseil d'Etat, M. Patrice Salin avait pris la douce habitude de faire chaque jour quelque acquisition de livre ou d'estampe sur le chemin du quai d'Orsay. Dieu sait si les environs sont largement approvisionnés sous ce double rapport. De ces

trouvailles quotidiennes, s'étaient formés petit à petit une bibliothèque et un cabinet d'estampes qui avaient fait du bureau officiel une sorte de sanctuaire. Les flammes de la Commune ont passé, là comme ailleurs, et n'ont laissé que des cendres.

Le coup a été rude pour M. Salin, et il a pieusement élevé à ses chers livres un monument qui témoigne de leur valeur et de ses propres regrets.

Ce monument a paru sous la forme d'un élégant catalogue, dédié « à ceux qui aiment les livres », précédé de notices sympathiques signées par des maîtres bibliophiles.

Dans le tableau de cette affreuse commotion, cette publication originale montrera un coin que le vulgaire ne soupçonne pas, celui de l'homme lettré ayant consacré sa vie à la préparation des jouissances les plus pures et pleurant son trésor perdu par des barbares.

Dans les lettres qui servent d'introduction à la brochure de M. Patrice Salin, j'ai remarqué un passage qui flétrit fort justement l'indifférence avec laquelle beaucoup de gens contemplent les ruines laissées par la Commune. Il y a là pour eux matière à spectacle, rien de plus. L'enseignement ne s'en dégage pas.

C'est une triste vérité, et j'en suis d'autant plus pénétré pour mon compte, que chaque jour, passant aussi devant le monument incendié, je suis frappé non-seulement par l'indifférence profonde de ceux qui semblent le voir pour la première fois, mais par l'ignorance même de beaucoup d'habitants de Paris.

Sur dix, c'est à peine si deux savent que c'était là le palais du conseil d'Etat et de la chambre des comptes. Les uns disent que c'est une mairie, les autres pensent qu'il s'agit d'un ministère. On voit que même à Paris, nous nous moquons de la géographie.

A ce propos, voici un fait stupéfiant dont j'ai été témoin :

C'était dans un bateau-mouche. Deux petits courtiers en vin causaient; l'un était jeune, l'autre avait blanchi dans le métier et se livrait avec une rare érudition à l'énumération des maisons les plus anciennes de Paris (du Paris vinicole, bien entendu). Puis, on en vint à parler de la guerre.

— Où étiez-vous en 1870? demande le doyen.

— Dans l'artillerie de la mobile. J'ai été au siège de Belfort.

Et comme la figure de son interlocuteur gardait l'immobilité de l'homme qui ne comprend pas, le plus jeune reprit :

— Au fait! vous n'avez peut-être pas entendu parler du siège de Belfort.

Le bonhomme n'a pas dit non.

M. Hubert Clerget, professeur de dessin à l'École d'Etat-major, et l'un de nos collaborateurs les plus appréciés, vient de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

EN BALLON DE PARIS EN NORVÈGE

(Suite)

En effet, la nacelle reçoit une violente secousse et l'inclinaison de l'aérostat devient de plus en plus forte; une vague l'a culbuté.

Alors, s'élançant vers les sacs de dépêches, M. Rolier trancha la corde qui retenait l'un des plus gros, et, déchargé ainsi de 125 kilos, le ballon repartit avec une telle rapidité prodigieuse, que dix minutes après le baromètre marquait 4,500 à 5,000 mètres.

Disons en passant que le navire ayant aperçu le sac de dépêches, le repêcha et le renvoya en France par l'entremise de M. Gierzen, notre agent consulaire à Mandal.

Le jet d'un aussi grand poids de lest risquait d'amener l'explosion de l'aérostat par la dilatation subite du gaz; et c'est avec cette terrible appréhension que les

voyageurs se sentaient enlevés dans les hautes régions de l'atmosphère.

L'aéronaute, comprenant le danger, grimpa vite à l'appendice, qu'il ouvrit en grand, afin de permettre au gaz de s'échapper.

En dix minutes ils s'élevaient à une hauteur de 5,200m, qui ne fut pas dépassée, en raison du froid intense qui régnait dans ces régions.

L'aérostat, maintenant sa hauteur, continue toujours sa marche, mais il a abandonné sa première direction et incline sensiblement vers l'est.

On entre brusquement dans des brouillards d'une intensité telle qu'à une distance de 50 centimètres on n'apercevait plus le *guide-rope*, et que le ballon lui-même est entièrement perdu de vue.

Les pauvres pigeons sont là grelottant de froid, blottis les uns contre les autres; on dirait qu'ils essayent quelquefois de faire comprendre leurs souffrances par un roucoulement plaintif.

Les heures se succèdent et la position ne change pas.

Mais le ballon continue à perdre son gaz, malgré l'abaissement toujours croissant de la température.

M. Rolier, s'armant de courage, malgré l'engourdissement de ses membres, remonte à l'appendice, où il se maintient en passant ses bras et ses jambes dans les mailles du filet, et, prenant la partie flasque du ballon, la tord de manière à ne pas perdre une parcelle du gaz, qui devient de plus en plus précieux.

Étudiant la pression par la tension de l'enveloppe, il la serre ou la desserre alternativement.

Pendant près d'une heure, il n'a pas quitté cette position. — C'est harassé et les membres empreints de la pression des cordes qu'il se décide à redescendre.

On ne peut se rendre compte de l'horreur de cette situation.

Le froid est si vif que, pénétrés par l'humidité, leurs vêtements sont gelés; les voyageurs enlèvent le givre du visage comme on pourrait le faire sur une vitre après une froide nuit d'hiver; les cheveux et la barbe sont blanchis et hérissés d'aiguilles qui tombent dans la nacelle.

C'est en la débarrassant de ce surcroît de lest à l'aide de sa casquette que l'aéronaute, par inadvertance, renversa l'acide contenu dans les piles de son appareil électrique, et se brûla les mains et les habits.

De nouveau l'aérostat descendit, et un son étrange, un mugissement incompréhensible se fait entendre tout à coup; comme il se savait dans les contrées boréales, son imagination l'attribua au tourbillon de Maelström qui se trouve, comme on sait, au nord de la Norvège.

Le brouillard, qui se dissipa quelques instants, permit de distinguer de grandes taches grisâtres semblables à des bancs de sable; mais bientôt il redevint intense, et le bruit cessa complètement. Il s'éleva alors une odeur de soufre des plus prononcées et qui prenait tellement à la gorge que les aéronautes craignirent quelques instants de ne pouvoir la supporter; ils se sentirent presque asphyxiés (1).

Pendant quelques moments un spectacle magnifique se présentait à leurs yeux : le peu d'épaisseur, sans doute, de la couche de nuages qui se trouvait au-dessus d'eux permit à quelques rayons furtifs du soleil d'arriver jusqu'à eux, et changeaient tout à coup les petits cristaux en autant de diamants étincelants. Le ballon semblait entouré d'une auréole magique.

Mais après cette vision le nuage s'épaissit successivement jusqu'à produire une obscurité presque complète.

Cependant, couvert de givre, l'aérostat descend toujours; son enveloppe glacée rend des craquements sinistres; elle acquiert une tension telle que M. Rolier craint de la voir éclater, et le soufflement du gaz qui, à nouveau, sort avec force, lui fait redouter la fin tragique de son voyage.

Hissé une dernière fois sur le cercle, il maintient l'orifice presque fermé et n'en laisse échapper que juste assez de gaz pour empêcher une explosion immédiate.

Sur ces entrefaites, M. Léon Bézier lui signale quelques ondulations du guide-rope; c'est en vain que, re-

(1) Le 12 juin 1871, M. Becquerel a fait à ce sujet, à l'Académie des sciences, un mémoire « sur l'origine céleste de l'électricité atmosphérique. » (Compte rendu des séances de l'Académie des sciences, tome XII, page 709.)

(*) Annoncé dans notre avant-dernier Bulletin sous le titre : *Un Coin du Tableau*.